



JEAN-LOUIS ROY

SHANGHAI
2040

SHANGHAI 2040

Du même auteur

- Bienvenue en Afrique: le chantier du siècle* (avec Solim Baba Pekele), Dakar, Éditions Feu de brousse, 2019.
- Mansa Musa I – Kankan Moussa: from Niani to Mecca. A Historical Narrative*, Oakville, Mosaic Press, 2019.
- Bienvenue dans le siècle de la diversité: la nouvelle carte culturelle du monde*, Montréal, Stanké, 2014.
- Ontario in Transition: Achievements and Challenges*, traduction de Jonathan Burnham, Oakville, Mosaic Press, 2013.
- Chers voisins: ce qu'on ne connaît pas de l'Ontario*, Montréal, Stanké, 2013.
- Ma rencontre avec un continent: écrits sur l'Afrique, 1971-2011*, Dakar, Feu de brousse, 2012.
- Qual o futuro da língua francesa?: Francofonia e concorrência cultural no século XXI*, Porte Alegre, Editora Sulina, 2010.
- The Future of French: Cultural Competition in the 21st Century*, Oakville, Mosaic Press, 2010.
- Quel avenir pour la langue française?: francophonie et concurrence culturelle au xx^e siècle*, Montréal, Hurtubise, 2008.
- Montréal: ville nouvelle, ville plurielle*, Montréal, Hurtubise, 2005.
- Technologies et géopolitique à l'aube du xxi^e siècle: l'impasse*, Montréal, Hurtubise, 2003.
- L'Enchaînement des millénaires: journal de l'an 2000*, Montréal, Hurtubise, 2001.
- Une nouvelle Afrique: à l'aube du xxi^e siècle*, Montréal, Hurtubise, 1999.
- Le Monde en 2020: pour une culture de la délibération*, Montréal, Fides, coll. « Grandes conférences », 1999.
- Le Pèlerin noir: récit*, Montréal, Hurtubise, coll. « L'Arbre », 1997.
- Mondialisation, développement et culture: la médiation francophone*, LaSalle, Québec, Hurtubise, 1995.
- Des vies et des fleuves: nouvelles*, LaSalle, Québec, Hurtubise, coll. « L'Arbre », 1995.
- La Francophonie: le projet communautaire*, LaSalle, Québec, Hurtubise, 1993.
- La Francophonie: l'émergence d'une alliance?*, LaSalle, Québec, Hurtubise, 1989.
- 1992, l'Europe du xxi^e siècle*, LaSalle, Québec, Hurtubise, 1988.
- Terre féconde*, illustré par Louis Hébert, Montréal, Leméac, coll. « Poésie Leméac », 1979.
- Le Choix d'un pays: le débat constitutionnel Québec-Canada, 1960-1976*, Montréal, Leméac, 1978.
- La Beauceronne, Marie à Georges à Joseph: roman*, Québec, Garneau, 1977, coll. « Garneau roman », 1977.
- La Marche des Québécois: le temps des ruptures, 1945-1960*, Montréal, Leméac, 1976.
- L'Arche dans le regard*, Québec, Garneau, coll. « Garneau poésie », 1975.
- Édouard-Raymond Fabre, libraire et patriote canadien 1799-1854: contre l'isolement et la sujétion*, Montréal, Hurtubise, coll. « Histoire et documents d'histoire », 1974.
- Rameaux du vieil arbre*, Sherbrooke, Cosmos, coll. « Relances 9 », 1973.
- Les Frontières défuntes*, Montréal, Librairie Déom, coll. « Poésie canadienne », 1972.
- Les Programmes électoraux du Québec: un siècle de programmes politiques québécois* (2 volumes), Montréal, Leméac, 1970; 1971.
- Maîtres chez nous: dix années d'Action française, 1917-1927*, Montréal, Leméac, 1968.

JEAN-LOUIS ROY

SHANGHAI 2040

 Libre
Expression

« Tu as vécu trop longtemps à New York, lui ai-je dit.
Il existe d'autres mondes et d'autres rêves. »

ARUNDHATI ROY

CHAPITRE I

LE PREMIER JOUR

Beijing, novembre 2036.

Wei Shu est mondialement connue. Ses noms de code sont légion : elle est « la Foudre » à Washington, « la Féline » à Tokyo, « la Gourbi » à Delhi, « la Gentlewoman » à Berlin, « monsieur Fixe » à Moscou, « la Puissante » à Abuja. En Chine, dans les pays asiatiques et dans la vaste diaspora chinoise en Asie et dans le monde, on l'appelle « l'Impératrice ».

Wei Shu a chorégraphié dans le moindre détail toutes les séquences de son premier jour à la présidence de la République populaire de Chine. *Ce jour m'appartient*, écrit-elle dans son journal, *comme désormais j'appartiens à la Chine et la Chine, au monde.*

Quand la gomme une fois s'est unie à la laque, qui donc viendrait à bout de les séparer ?

Cette fonction et ce pouvoir, elle les a intensément désirés. En citant cet extrait de poème ancien à ses proches collaborateurs, elle traduit sa volonté d'imposer, dès ce premier jour, l'image d'une patronne déterminée à la direction de la première puissance du monde.

« Leader of the World », titre le *New York Times* sous une superbe photo couleur pleine page de Wei Shu. Elle a aimé la photo et sa disposition, un peu moins le texte qu'elle qualifie de « trop fuyant, trop hésitant ». Les réseaux sociaux du monde bruissent de jugements, d'appréciations et de commentaires sur cette femme élégante et retenue, audacieuse et prudente, policée mais capable de frappes décisives. On la dit « lionne » dans les instances du Parti et « gazelle » au gouvernement, « ou inversement », selon son *shifu*.

Certains la hissent au sommet de l'intuition et de l'intelligence stratégique, d'autres évoquent sa vie privée, ses supposées liaisons sulfureuses à New York, mais aussi à Berlin et à Paris. Enfin, son lien avec celui qu'on appelle son *shifu*, ou maître à penser, est analysé sous tous les angles : ce dernier serait espion de l'Arabie saoudite ; frère ennemi du roi du Maroc ; gigolo égyptien ; mercenaire indien, et des meilleures. Cet intime de la présidente est grillé sans retenue. Les caricaturistes du monde entier lui ont fait une collection impressionnante « d'images tordues » ; tout comme les services secrets « chinois, américains, russes, israéliens, saoudiens et quelques autres pique-réputation », leurs fiches variant selon les capitales et les allégeances. Les paparazzis, avec leurs drones aux yeux de laser, ont fait des photos d'elle, pas toutes impeccables. Elles ont toutes disparu mystérieusement, achetées par des agents convaincants aux chéquiers généreux. Évidemment, les médias sociaux chinois font exception. Et quelle exception ! Voici la chef de la première puissance mondiale littéralement canonisée : « la star des master classes de la diplomatie » ; « une intelligence qui surpasse les algorithmes les mieux nés » ; « négociatrice aux mille succès ». Des internautes traversent le pas de la porte du

privé et célèbrent la beauté unique de la « mère de la nation » ; d'autres exaltent son élégance toute classique, « classique chinoise », selon le mot de la sœur de cette sexagénaire éblouissante. On célèbre aussi « la fille du Parti », qui n'a jamais eu d'autre famille.

Son élection a été longuement préparée, « depuis, confesse-t-elle un jour aux membres de son cabinet personnel en éclatant de rire, ma prise de contrôle de la Ligue de la jeunesse, en 1997 ».

« Pour la première fois, le *Quotidien du peuple* publie ma photo en me casant arbitrairement, voire faussement, dans l'aile conservatrice du Parti. Du coup, maîtresse de la Ligue de la jeunesse, j'accède au Comité central, l'une des deux mille cinq cents délégués. Mais je ne passe pas inaperçue. J'ai une clientèle, les jeunes et par milliers ; une publication qui a été sous la lumière ; un titre, un précieux temps de parole et le fameux passe bleu qui m'autorise à assister à tous les ateliers.

« Pour la première fois, je suis les délibérations préalables au choix des deux cents membres du Comité central, des vingt-cinq membres de son bureau politique et de ceux de son comité permanent. Vous savez ce qu'on dit de tous ces discours laqués prononcés dans ces contextes. Ils sont comme les gloussements des grenouilles qui dévorent les serpents de l'intérieur. Je me suis fait grenouille.

« Les délibérations sont suivies de phases déterminantes, de négociations très serrées, voire virulentes, mi-publiques, dit-on, mais, à la vérité, totalement privées. Je ne le savais pas tout à fait à l'époque. Je l'apprendrai parfois à mes dépens au cours des sept réunions quinquennales du Comité central auxquelles j'ai participé depuis. Je n'en ai pas manqué une seule en trente-cinq ans. J'y ai connu quelques défaites, mais surtout toute une caravane de

petites victoires qui en s'additionnant ont fait pencher la balance.»

L'heure de la Chine est revenue après le siècle de toutes les humiliations et de toutes les prospections. La présidente a fixé deux balises complémentaires : contrôler l'image et contrôler le message.

Le maître d'œuvre des activités des premiers jours de la présidence est un fidèle parmi les fidèles. Successivement administrateur principal des programmes de la Nouvelle Route de la soie, puis directeur de l'École centrale du Parti, Che Se conjugue réseaux mondiaux et réseaux nationaux, gestion des ambitions, exigences et « rares caprices de la patronne », selon les mots de cette dernière, puis suivi au quotidien de « l'état de santé » de la politique intérieure et de la politique extérieure du pays. Bref, suivi au quotidien du Parti et du gouvernement. À un député qui lui demande de définir sa fonction de directeur du cabinet personnel de la présidente, il répond : « Je suis chargé de la sécurité du monde, de la Chine et de la présidente, et dans l'ordre qui vous convient, tant les trois sont interdépendants. »

Ami de la présidente depuis leur enfance, il appartient depuis quinze ans au club sélect de ses proches conseillers. Il était avec elle au ministère des Finances, puis à la Mission chinoise auprès des Nations Unies, à New York.

« Che Se a quatre yeux, dit la présidente à des amis proches, un pour le Parti et les trois autres aussi ! Soyons sérieux, un pour le Parti et ses cent vingt millions de membres, un autre pour l'État et son milliard trois cents millions de citoyens, un troisième pour la Toile et ses milliards d'internautes chinois et autres, finalement, un dernier pour mon humble personne. »

Directeur du cabinet personnel dit cabinet civil de la présidente, Che Se coordonne le travail des équipes qui totalisent plus de quatre cents spécialistes de tout ce qui importe dans les ordres du jour de la politique nationale et internationale. Il prend soin aussi de l'agenda présidentiel, répond aux appels téléphoniques des chefs d'État et de gouvernement étrangers, du premier ministre et des ministres les plus importants du gouvernement, ceux aussi du président de la banque centrale, des trois principaux chefs de l'armée nationale révolutionnaire et de ses sentinelles « partout où il y a de l'oxygène », selon une feuille satirique clandestine de Hong Kong.

Chaque matin et chaque soir, il rencontre Wei Shu et lui rapporte tout ce qui conforte ou bouleverse le plan stratégique du Parti et du gouvernement. Les entretiens se terminent toujours par la même phrase de la part de Wei Shu : « Une ou des questions et situations non abordées qui méritent mon attention ? »

Directeur de son cabinet, il fait partie de sa seconde famille. On y entre avec joie et on la quitte avec crainte. Lui connaît tout, ou presque, de la vie privée de sa patronne : sa relation avec son *shifu*, sa vie aussi avec sa famille proche, son père et son beau-père, son premier mari, qui est le père de ses deux enfants, sa sœur unique, la grappe des oncles et des tantes et leur progéniture, les amis « normaux », peu nombreux mais très présents, dont un cercle de peintres et d'écrivains qu'elle aime et rassemble une fois l'an. Des amis « anormaux », aussi, nombreux et portant toutes et tous l'insigne du Parti « qu'ils soient croyants ou non ».

* * *

S'ajoute le personnel de maison qui est comme une autre famille : les secrétaires privées et les chargés de l'information, les gardiens et précepteurs-conseillers des enfants, les maîtres d'hôtel, les chefs, leurs adjoints et les serveurs, les fleuristes et jardiniers, les conservateurs de la collection d'art, les chauffeurs, les membres de la sécurité rapprochée et les autres.

Il y aura aussi les coiffeuses, les maquilleuses et les habilleuses de la présidente chargées de sa garde-robe. Elles sont majoritairement des cousines lointaines venues du village ancestral. Avec la présidente adolescente, elles se sont jadis déguisées en personnages anciens, maquillées en rouge et ont sauté ensemble le feu de la fête du printemps pour se dépouiller des mauvaises influences. À la présidence, elles utiliseront un dialecte que la patronne maîtrise à peu près, mais qui est une vraie langue étrangère pour le reste du personnel. Elles préparent les toilettes du jour offertes au choix de Madame. Disons qu'elles en connaissent tous les détails psychologiques et physiques comme le vieux masseur népalais, sourd et muet, qui depuis près de dix ans œuvre tôt, tous les deux matins, « pour assouplir ce qui doit l'être », dixit le *shifu*. Le rituel est précis. Il dure trente minutes et se termine par un retentissant : « Merci, Lorenza, grâce à vous, je suis prête au combat. »

Le choix des vêtements est le fait de la sœur et de son équipe privée, qui y consacrent un plein jour par semaine ; le choix – le premier choix, la décision finale – est celui de Wei Shu.

Au Palais, on nommera ce temps de la sélection la cérémonie de la nuit reprise tous les jeudis soir. Les stylistes en rêvent. Être invité, c'est la consécration. Tout est secret jusqu'à ce moment, conférence internationale, gala, cérémonie du Premier de l'an, rares entretiens publics où la

présidente apparaît dans une tenue qui porte « votre » signature ! « La femme la plus élégante du monde », selon le *Vogue* américain, porte votre création... Voilà bien, pour les élus, le début et la fin du monde ! Généralement, ces élus sont de l'école de Laurence Xu, qui le premier a porté la haute couture chinoise dans les *Fashion Weeks* du monde entier. Entre légende et vérité, on raconte que ce grand créateur a été bouleversé par les couleurs des fresques des grottes de Mogao, à l'extrémité de la Grande Muraille ; les couleurs, mais aussi les silhouettes humaines et les costumes, dessinés sur les murs de pierre de cet antre, du VII^e siècle au XIII^e, l'inspirent. Xu transpose dans ses créations ce qu'il a vu dans le pays profond : les bleu-vert des Tang et des Song, les broderies des Miao, les batiks d'Anshun, les brocarts Yunjin, les dentelles fines comme des peaux de papillon découvertes dans des villages sans nom.

La présidente n'abuse pas des signatures. Cependant, elle leur fait honneur, heureuse de faire connaître les savoir-faire ancestraux, alliés aux formes et aux matières les plus contemporaines. Elle a ses préférées dans le vaste éventail des maisons de couture chinoise : Guo Pei pour les grandes occasions ; Uma Wang et Madame Min pour tous les jours ; Lu Kun qui offre des *hanfu*, d'amples vêtements dont l'origine remonte loin dans l'histoire de la Chine, pour les réceptions privées, les dîners avec le *shifu* et la détente.

Un service « six étoiles et davantage » est assuré vingt-quatre heures par jour par ces différents personnels, qui totalisent près de deux cents personnes. Che Se garde un œil sur ces équipes disparates et complémentaires qui font la réputation et assurent la qualité de la première résidence de Chine.

Dans la grande bibliothèque de la résidence privée de la famille, Che Se revoit le programme du lendemain avec la présidente, programme dit du « premier jour lumineux ». L'expression apparaît sur tous les documents officiels et officieux : « le premier jour lumineux. »

Commentant cette expression, l'ambassadeur américain, dans un message à ses supérieurs, conclut : « Bienvenue en Chine en ce premier jour lumineux. »

Ce langage dit « précieux » par certains blogueurs et diplomates européens s'est imposé progressivement dans la littérature politique chinoise sous l'influence de pratiques nées à Beijing. Il plonge loin ses racines dans l'histoire. On dit qu'il est emprunté aux auteurs du *Livre des Odes*, publié il y a trois mille ans. Dans ce texte célèbre, une constellation de termes gravite autour du concept d'harmonie. Ces termes ont imprégné à tout jamais les esprits et les usages, la littérature et la gravure chinois. On y décrit la loi du ciel et son inscription progressive dans l'identité chinoise. On y réfère à un pays merveilleux proche mais jamais atteint, immédiat mais inaccessible. D'où ce premier jour lumineux !

Les termes de ce récit sont engageants. Ils sont justes et puissants comme le fut Houji, le fondateur de la dynastie des Zhou. Fils d'une vierge engrossée pour avoir mis ses pas dans ceux, gigantesques, d'un dieu, il fut abandonné sur la route, à la merci des bêtes qui ne l'approchèrent pas. Alors on le déposa sur un plan de glace, convaincu que cet enfant étrange ne survivrait pas à cet abandon. Mais des centaines d'oiseaux le protégèrent du froid avec leur plumage. Ainsi naissent légendes, mythes et dynasties imaginaires qui traversent les millénaires.

Réinventée à toutes les époques, cette histoire trouve sa source dans les récits de ces temps lointains qui, en Chine, ont vu naître la mémoire. En ces temps-là, dit-on, la poésie et la musique constituaient les leviers de la politique ; l'éducation, l'outil de l'assimilation et non la possession des armes.

Le terme « lumineux » retenu pour ce jour s'inscrit dans cette très ancienne tradition chinoise, dans cette très ancienne tradition humaine. Elle remonte à la dynastie des Zhou qui fut glorieuse voilà plus de trois mille ans, selon le calendrier chinois, qui s'étend sur près de quatre millénaires. On lui doit notamment le développement de la langue écrite et une intense vie intellectuelle.

La présidente aime évoquer ces « moments féconds de l'histoire de Chine qui ont donné naissance aux légendes, aux mythes et aux traditions, ces moments qui ont façonné l'ADN de la nation ». Cette histoire, elle la connaît bien, par intérêt personnel et aussi comme héritière de la grande historienne Jiang Sicong, sa mère bien-aimée, « mon amie éternelle », selon son mot souvent repris.

« Vous aurez remarqué, Che Se, que je porte le long collier de perles noires de ma mère, cadeau de son père qui l'avait trouvé chez un antiquaire de Kyoto. Ce dernier le tenait d'une cousine éloignée de l'empereur "esclavée et appauvrie" au lendemain de la grande guerre. Il est devenu comme un talisman dans la famille, un porte-bonheur. C'est étrange et peut-être prémonitoire, un porte-bonheur venu du Japon en Chine ! Il me rappelle l'élégance de ma mère, sa distinction, sa beauté unique. Je le porterai demain devant le monde entier en son honneur, avec le collier en argent des Miaos, cadeau de l'assemblée des gouverneurs de nos provinces. Merveilleux, ce bijou illustre la diversité du pays et du monde. »

Che Se reprend le contrôle : « Madame la présidente, la matinée de demain sera consacrée à l'enregistrement de vos messages. Vous vous adresserez en priorité à nos compatriotes en mandarin putonghua, leur langue commune. Ensuite, vous vous adresserez à la population du monde en hindi, en espagnol, en arabe, puis en anglais. Votre enregistrement en langue chinoise sera rendu disponible à midi, suivi trente minutes plus tard de la mise à disposition de vos enregistrements dans les autres langues. »

Ce calendrier et le choix de ces langues ne sont pas indifférents. La Chine a multiplié les investissements tout au long du xx^e siècle pour façonner sa langue commune : fusion puis standardisation des langues locales et régionales avec, comme référence, le mandarin parlé à Beijing ; transcription de la langue, rationalisation de l'écriture en 1920, choix de la langue parlée au détriment de l'ancienne langue écrite, provisions spécifiques dans la Constitution de 1982 ordonnant l'usage du mandarin putonghua dans les écoles, les institutions à tous les niveaux et à l'occasion de toutes les interventions officielles dans l'espace public.

Wei Shu a toujours soutenu, politiquement et financièrement, la consolidation de cette langue si ancienne et si neuve tout à la fois. « Pour que sa langue devienne la première du monde, il fallait que soit réussie cette succession de réformes qui ont créé la langue du peuple de Chine. » Elle considère cette consolidation comme « un parcours national essentiel et réussi ».

Lancée par l'empereur Qin Shi Huangdi il y a plus de vingt-deux siècles, l'entreprise a été poursuivie depuis par intermittence. Elle a été enfin complétée dans les dernières décennies.

Pour la présidente, il s'agit d'une très grande réussite du régime, réussite aux répercussions culturelles,

sociales et économiques considérables. « Nous avons évité l'éclatement qui a tué le latin en Europe et donné lieu à une floraison de langues locales. » Polyglotte, elle s'adresse toujours à ses auditoires en mandarin où qu'elle soit dans le monde, puis, parfois, prend plaisir à traduire elle-même ses propos. Alors, elle laisse tomber : « Souffrez que je sois ma propre interprète. Ce qui m'oblige à réfléchir après avoir parlé pour redire autrement la même chose. »

En ce premier jour lumineux, donc, elle a choisi elle-même de s'adresser au monde dans les trois ou quatre langues qui, avec le mandarin, « couvrent large sur la planète : l'hindi, l'espagnol, l'arabe et l'anglais ».

Le déjeuner sera l'occasion de capter des images plus intimes diffusées en temps réel dans le pays et dans le monde. Il réunira autour de la présidente ses deux enfants et son unique sœur, l'intendante de la famille et un ami iranien, dit le *shifu*, comme on le désigne depuis quinze ans sur le Web et dans les réseaux et médias internationaux. Pour les uns, il est un « monsieur Wei Shu » au statut incertain ; pour les autres, notamment les médias populaires, il est le garde du corps et de l'âme de la plus belle femme du monde, « l'ami si proche que leurs ombres dansent collées collées », selon un blogueur ivoirien.

Le couple est sélectivement discret. Peu visible en Chine même et jamais dans les réunions du Parti, monsieur accompagne cependant Madame dans tous ses déplacements à l'étranger. Il est toujours à ses côtés pour les cérémonies de haute importance et si la conjoncture devient difficile. Autrement, selon les rumeurs urbaines qui empruntent les réseaux sociaux, « il est à la disposition de Madame, à sa convenance ».

Pour les images et non pour la nourriture, le déjeuner aura lieu au Tian Xia Yan, l'un des premiers restaurants

de la zone des arts 798. Au tournant du millénaire, cette zone unique au cœur de la capitale chinoise, ancien complexe industriel et ancienne cité ouvrière inspirés du style Bauhaus, a été sauvée de la démolition par les artistes et citoyens solidaires. Le complexe est devenu depuis l'un des relais de la création culturelle mondiale.

Fait de multiples bâtiments bas et esthétiques, l'ensemble est devenu un dédale d'ateliers, de galeries, de studios, de boutiques et de restaurants.

« Cela fera "xxi^e siècle", festif et coloré, laisse tomber Che Se.

— Cela me rappellera de beaux souvenirs, dîners en famille, dîners avec ma mère, dîners d'anniversaire, dîners entre amis, enchaîne Wei Shu.

— Dînez avec moi », supplie le *shifu*.

On a fait préparer quelques plats pour la présidente et ses invités : pommes farcies aux nids d'hirondelles et aux émincés de suprême de poulet avec champignons parfumés ; suprême de faisan braisé en marmite et germes de soja ; rouleaux végétariens aux pousses de bambou, légumes de saison, légumes marinés, racines de benjoin, et les petites brioches « œil d'éléphant » qui sont toujours sur la table familiale présidentielle « depuis que Madame a trois ans », ajoute-t-il.

À 16 heures, dans le grand hall du palais du Peuple, la présidente donnera une conférence de presse multilingue. Cette dernière sera traduite simultanément et automatiquement en temps réel, en douze langues, dont l'hindi, le swahili, le japonais, le coréen, le haoussa, le vietnamien, le russe, l'anglais, l'arabe, l'espagnol et le français.

Seront présents les membres du bureau politique du comité permanent du Parti, les membres de la Commission militaire centrale qui commande les trois millions cinq

cent mille militaires chinois, les membres du gouvernement, les gouverneurs des vingt-six provinces, les membres du comité permanent des représentants de l'École centrale du Parti, des délégations de l'Académie des sciences et de l'Académie littéraire.

À 20 heures, les cent neuf chefs d'État ou de gouvernement présents à Beijing sont invités à un dîner protocolaire dans les jardins du palais d'Été, à l'ouest de la capitale. La présidente y prendra la parole. Elle a demandé qu'on lui prépare une courte allocution à partir d'une citation qu'elle trouve inspirante pour l'occasion : « Toutes les nations de la terre sont l'incarnation diversifiée d'une même humanité. » Le président du Brésil lui répondra.

Des séquences de cette première journée seront rendues disponibles pour les télévisions du monde et sur le réseau des réseaux. Des sites multilingues y relaieront, en différé, les événements du premier jour du règne de l'impératrice-présidente Wei Shu.

Che Se et son équipe assurent le contrôle des images et celui des messages. Jamais la planète n'aura été inondée d'une telle profusion d'images en un même jour et concernant une même personne. Du Pérou au Népal, de l'Afrique du Sud à la Turquie, de la Palestine aux Caraïbes, l'impact doit porter loin ses effets partout dans les esprits, les mémoires et, pourquoi pas, les cœurs. Le temps de la Chine est revenu. Le grand pays est incarné par cette femme élégante, moderne et polyglotte. La dixième successeure de Mao Zedong est pétrie d'expériences politiques nationales et internationales. Elle dispose désormais des ressources du pays le plus puissant du monde.

Le message a été longuement construit par la même équipe. Aucune référence à la conjoncture, aucune concession aux événements immédiats, aucune attaque

contre les États-Unis d'Amérique et l'Union européenne. Une posture prospective concernant la sécurité et le développement partagé en multipliant les références aux défis, mais aussi aux acquis.

Prévisible, le message d'ensemble fait sa place, première et omniprésente, à l'idée d'harmonie. Souvent trahi, cet étendard a toujours été repris et porté par la Chine, aussi loin que l'on puisse remonter dans le temps.

Wei Shu annonce la couleur en demandant que lui soient préparés les textes requis en tirant le maximum de l'ancien proverbe : *Reculer d'un pas et tout s'élargit spontanément.*

« Je souhaite dire suffisamment pour qu'apparaisse notre détermination à refonder le système international ; le dire avec des mots qui frappent et des expressions qui durent, mais en faisant leur place aux acquis, en exaltant la pluralité de la famille humaine et en adoptant une posture inclusive. Veillez à ce que tout soit compréhensible pour le plus grand nombre. Dans la préparation de mes discours, utilisez la technique des peintres anciens : avoir une perception, une compréhension entière du sujet, trouver sa place dans la filiation de l'histoire et recourir aux techniques d'expression les mieux adaptées aux auditoires. Trouvez les mots qui créeront l'ambiance, et donc le souvenir. »

Brisée, grave, la voix de Wei Shu est sa première arme. Au Parti, ses interventions sont attendues tout autant par ses adversaires que par ses alliés. Elles sont généralement brèves et construites autour d'un seul thème et de deux ou trois propositions précises. Son débit est singulier, comme si elle se pressait lentement. Sa voix n'est pas rauque, mais « doucement métallique », aux dires du *shifu*. Où qu'elle soit, elle dispose de concoctions puissantes proposées par

la médecine classique chinoise. Faites de farine de racines de vieux arbres rouges séchés et de feuillages importés du Tibet, ces concoctions « nettoient ce qui doit l'être », selon son ami. Selon lui, « elle redonne sa plénitude à une voix qui est, en elle-même, un message ». On raconte que cette vieille recette de la médecine chinoise a servi les orateurs de l'Empire depuis avant la construction de la Grande Muraille.

Pour la présidente, la médecine ancestrale chinoise n'a pas d'équivalent. Son médecin personnel est l'un des spécialistes les plus renommés de cette science qui a pour principe de traiter la vie avec la vie.

« I want everything I say to be understood by everyone, including the President of the United States. On me nomme “la Foudre”, à Washington. Donnons-leur raison en leur montrant ce qui précède la foudre, le calme arraché à la dureté des éléments. L'harmonie est cette réconciliation des contraires, et la vérité, souvent le point de rencontre de deux contradictions. L'Occident ne comprendra jamais cette supériorité de notre philosophie sur la leur, faite de séparation et d'élimination des opposés, là où nous célébrons la puissance incontestable de la rencontre des flux contraires. »

* * *

L'élection de Wei Shu était « assurée » pour tous les spécialistes de la politique chinoise depuis le XXII^e Congrès du Parti, en 2032. Finalement acquis, mais difficilement, le renouvellement de son mandat comme membre du Comité central avait constitué une victoire décisive sur des adversaires « coriaces et misogynes ». Ce renouvellement lui avait enfin ouvert les portes, en 2034, du comité permanent du Parti, ce tout premier cercle du pouvoir.

Dans sa première intervention devant le Comité permanent, Wei Shu affirme être « le choix des responsables des organisations de base et d'une majorité des cent vingt millions de membres du Parti.

« Depuis la parution de mon rapport *La Chine au XXI^e siècle*, mes tournées dans les provinces, mes interventions aux quatre derniers congrès du Parti, ma participation dans les dossiers de l'occupation spatiale, des affaires militaires, de la sécurité cybernétique et de la mise en place de nouvelles institutions internationales, j'ai ressenti comme une fusion avec le plus grand nombre, une réponse déterminée aux propositions que j'ai développées avec et pour eux tous.

« Dans ces réunions souvent gigantesques, j'ai essayé de me comporter comme au village, chez mes grands-parents. Là, sur la place, autour de la grande table où l'on joue aux dés, chacun doit écouter les anciens qui souvent évoquent eux-mêmes leurs anciens et les récits de ces derniers. Nous étions soudain plongés loin, très loin dans des histoires de famine, de sécheresse, de volcan, de naissance de triplets collés les uns sur les autres, de nuages d'oiseaux qui cachent le soleil, de visiteurs venus de la mer pourtant inconnue ici, d'étoiles qui frôlent la Terre et y laissent, pour un temps, une lumière inoubliable.

« Chacun parle, mais à son tour. Tous peuvent poser une question plutôt que contredire, marquer leur dissidence en demandant deux ou trois fois qu'on leur explique la question. Peu d'interdits, sauf pour la grand-tante un peu folle qui a fui cet univers où les mariages n'avaient pas à être heureux, mais à durer. Ainsi, de décennie en décennie, se maintiennent des communautés semblables à elles-mêmes, telles des poussières d'éternité.

« Bref, du récit des anecdotes du jour ou des exploits des ancêtres, chacun tire son miel. Je garde le souvenir précieux du sentiment que, dans ce village, chacun prend soin des autres, selon le mot cent fois répété par ma grand-mère. Toute ma vie, j'ai été poursuivie par cet étrange sentiment de trahir ou de réussir le fait premier de prendre soin des autres.

« Je dis ici, à la table de ce Comité, mon sentiment de profonde fierté d'appartenir à l'histoire humaine la plus longue qui soit, l'histoire du peuple chinois ; mon admiration infinie pour ce qu'il a apporté à la civilisation universelle et pour ce que nous avons accompli depuis deux générations, depuis la révolution, ce passage impossible et pourtant réussi : du plus grand pays le plus pauvre, nous sommes devenus la première puissance économique du monde. Voilà les motifs de mon attachement au Parti, de mon attachement au pays, ces indissociables. »

Les événements entourant la prise du pouvoir par la nouvelle présidente sont préparés depuis de longs mois. Sous les apparences de spontanéité, chaque séquence de ce premier jour est planifiée comme un événement majeur en soi, enrichi d'un cadre précis construit et scénarisé en fonction de publics cibles.

Ainsi, pour les enregistrements des messages de la présidente, des images sélectionnées la montrant au Brésil, en Allemagne, aux États-Unis, au Japon, en Europe, dans la Fédération des États du Golfe, en Inde et en Chine accompagneront l'entretien selon les audiences visées. Les habilleuses et les stylistes doivent connaître ces images et en tenir compte. « L'harmonie est dans tout, et tout est dans l'harmonie », répète le directeur de cabinet à ses équipes.

La dame aime les vêtements « droits », comme elle le dit. « Pas de cloche, pas de panier, pas de parapluie. J'aime

tout ce qui est près du corps. Je ne veux ressembler en rien à la dernière reine d'Angleterre, toujours coincée dans des emballages colorés. »

Peau de soie, visage en tout temps ouvert, grande taille rendue fluide par des années de qi gong et de yoga. La présidente s'entraîne sous l'autorité d'une maîtresse disciple de Patañjali, l'auteur de ce traité vieux de près de deux mille ans conjuguant un maximum de propositions et un minimum de mots. Les coiffeuses et maquilleuses sont discrètes, audacieuses et classiques, selon l'humeur de la patronne, les circonstances de ses prestations et les environnements successifs. Selon aussi les ordres reçus de l'entourage et du *shifu*, qui veille à tout, juge tout, décide de tout quand il s'agit de « l'apparente apparence » de la présidente. Dans certains cas, des carrières sont mises en balance, et tous ceux et celles qui gravitent dans l'environnement de « l'Impératrice » le savent !

Pour le déjeuner dans la zone des arts 798, on a replacé dans le *White Space Beijing* la célèbre installation de Chen Shaofeng intitulée *Les Gens sans voix*, exposée pour la première fois en 2003 à la galerie Alexander Ochs Private, à Berlin.

Sur de multiples petites surfaces blanches se détachent, un à un, les centaines de visages beaux et graves de paysans et de paysannes du village de Tiangongsi, de la province de Hubei. Pour chacun, une photo et un dessin les représentent et doublent le mystère de ces êtres modestes et dignes.

En se rendant au Tian Xia Yan, la présidente y fera un bref arrêt. Sous les regards de ces centaines de visages doublés, elle fera une brève déclaration. « Voilà ce que nous ne sommes plus, dira-t-elle, un pays fait de mégacités riches et puissantes, et d'une vaste zone rurale, pauvre et faible.

La Chine a mis fin à cette fracture profonde et tragique dans notre histoire. Ces visages nous rappellent d'où nous venons et le travail immense que notre Parti a accompli ces dernières décennies. »

Pour la conférence de presse, on a fait fabriquer une gigantesque tapisserie représentant les diverses régions du monde. En l'examinant, Che Se s'était amusé en pointant les régions du « proche, du moyen et de l'extrême Occident », moquant le langage colonial avec son Proche, son Moyen et son Extrême-Orient. « L'Impératrice » s'installera devant l'œuvre gigantesque pour sa rencontre avec la presse internationale.

« Désormais, déclare le *shifu*, on ne pourra pas la voir sans voir aussi la totalité du monde. »

Enfin, pour le dîner officiel qui sera offert aux chefs d'État et de gouvernement, d'immenses écrans translucides cadastrant l'esplanade entourant le Pavillon spacieux, l'un des bâtiments les plus spectaculaires du palais d'Été. Des invités s'y compteront par centaines. Tout au long de la réception, on y projettera les beautés architecturales de cet immense domaine de deux cent quatre-vingt-dix hectares créé au XII^e siècle et constamment enrichi depuis. On y montrera la grande arche monumentale, les fameuses portes de l'Est, celles de la bienveillance, de la lune et de la dispersion des nuages. On y montrera aussi les pavillons du tourbillon de jade, de l'odeur des lotus, de la lumière déclinante, de l'harmonie terre et eau, et de la longévité. On y montrera enfin le grand théâtre, la longue promenade, les tours de Bouddha et d'autres merveilles tels le fin bateau de la pureté, les fameux lions de bronze et les fantastiques bêtes de granit protégeant le domaine impérial.

Durant tout le dîner, on entendra les musiques classiques du pays, celles, peut-on le lire dans le programme,

qui ont bénéficié du bureau de la musique créé par l'empereur Qin voilà vingt-trois siècles et des institutions nées, depuis, de cette impulsion. Aux musiques des minorités succéderont celles des âges d'or racontés par des cithares anciennes à sept et à vingt cordes. On y fera couler des cascades d'harmonie donnant raison à ce dieu qui a défini la musique chinoise comme « une poésie sans parole ».

Le choix de ce lieu où « sont rassemblées toutes les beautés de la nature et de la création humaine » n'est pas fortuit. Il incarne la durée de la civilisation chinoise, sa capacité millénaire d'éclore à nouveau et de plonger ses pires épreuves dans l'obscurité du passé. Ce grand domaine en est une illustration spectaculaire.

À deux reprises, il a été réduit en cendres ; par les forces françaises en 1800 et, en 1900, par les forces des huit puissances alliées occupant la capitale chinoise. L'impératrice douairière Cixi ordonna la reconstruction du palais d'Été et des centaines de bâtiments et de sites qui le composent. Il fut demandé aux plus grands architectes du temps d'insérer les bâtiments dans les beautés naturelles de la montagne de la longévité et de s'assurer de leur dédoublement mobile dans les grands plans d'eau du lac de jade.

* * *

La journée est un franc succès. Wei Shu retourne en hélicoptère à sa résidence, près de la Cité interdite. Elle aime « ce tour de ville qui est un tour d'histoire, tant les trois cités qui encerclent le complexe impérial apparaissent dans un ordre géométrique parfait. La Cité chinoise qui abrite le temple du ciel ferme le vaste territoire et conduit à la Cité tartare, elle-même ouvrant sur la Cité impériale.

Et, au cœur de cette trilogie cerclée par un mur rose, les pavillons, les jardins, les plans d'eau et les palais réservés à la famille impériale ordonnés autour du trône impérial ».

À sa résidence, elle prend l'appel d'une amie proche qui est à Berlin, passe dire bonne nuit à ses petits-enfants et se retire dans sa suite.

La voilà seule avec son *shifu*.

Elle enfle une superbe tunique lilas brodée de fins lotus en fil d'argent. L'effet est saisissant pour la beauté, certes, mais aussi pour le symbole, tant cette fleur, depuis des millénaires en Chine, suggère la fertilité, celle des corps et celle des esprits. Elle porte son long collier de perles noires et une bague sertie d'une émeraude, sa pierre préférée. Le *shifu* la lui a glissée au doigt ce matin en murmurant seulement : « Ce sera un moment superbe. » Il la prend dans ses bras, l'étreint longuement, puis une autre fois, plus longuement encore. Elle prend son visage entre ses mains. Il la repousse gentiment. « Laisse-moi te contempler un moment. » Elle se lance dans un rare monologue, intime, décousu, mélange de fatigue, d'émotions et de souvenirs, en ce moment unique de sa vie. Shu est intarissable.

« Une gerbe de mercis, mon cher ami, pour ce que tu es pour moi depuis si longtemps et ce que tu seras pour les temps qui viennent. Tu sais, ce soir, je pense à ma mère, belle jeune, belle vieille, si belle toujours, modeste aussi, mais savante, la plus grande historienne du pays, reconnue ici, reconnue universellement. Son collier de perles noires ne m'a pas quittée, ces derniers jours. Comme elle serait heureuse de partager ce moment avec toi et moi.

« J'ai pensé à elle toute la journée. Au déjeuner, dans ce quartier culturel qu'elle a fréquenté jusqu'à son départ ; à la conférence de presse, où j'avais le sentiment qu'elle me

chuchotait les mots justes ; au dîner, dans ce palais dont elle a merveilleusement écrit l'histoire.

« Dans la grande salle du Pavillon de jade, j'ai vu son ombre passer. Elle me semblait à la fois épouvantée et heureuse de voir sa petite fleur à la tête de la patrie et du monde. Elle s'est approchée, puis s'est dissipée. Je l'ai cherchée en vain. Mais au moins, j'ai revu un bref moment son visage immédiatement absorbé par le vide.

« Tu sais, je te l'ai raconté déjà, elle nous bordait elle-même. Elle nous enveloppait dans la chaleur des draps et de son affection. Elle se faisait un siège de coussins confortables au pied du lit et se lançait dans des récits extraordinaires. J'ignorais alors qu'il s'agissait de tranches de notre histoire adaptées à nos esprits et à nos cœurs d'enfants. Pas étonnant de sa part !

« Ainsi, toute petite, j'ai écouté l'histoire des origines de toute chose, l'histoire de ce qui était avant les origines, de ce qui était "au temps où l'incrée occupait tout l'espace".

« Ce récit, nous disait ma mère, nous vient de la Sibérie et de si loin dans le temps que l'addition des siècles paraît légère en comparaison de cette interminable durée. De la Sibérie, l'histoire des origines a migré chez nous, puis au Japon et dans toute l'Asie. Elle a vécu et vit toujours dans les mémoires des milliards de vivants qui l'ont entendue depuis les origines de toute chose.

« Bien plus tard, j'ai compris que cette histoire suivait la trajectoire physique du taoïsme, mais aussi sa trajectoire spirituelle. Le récit de ce vide apparent fait sa place à la dimension physique du monde, mais aussi à l'autre dimension, impalpable et pourtant bien réelle du vivant. J'ai compris aujourd'hui, dans cette succession ininterrompue de cérémonies, que nous habitons la première et que la seconde nous habite. »

La nuit s'étire, Wei Shu poursuit.

« Mon cher ami, tu sais, j'ai pensé cent fois aujourd'hui à l'histoire de Fuxi, le premier souverain de la Chine. Cette histoire, ma mère nous l'a racontée avec des variations heureuses ou dramatiques, selon l'émotion dominante du temps.

« Fuxi a régné il y a si longtemps que l'on compare cette distance à celle des fonds marins inatteignables. Tout est venu avec ce roi, nous disait-elle, tout est venu de ce roi : l'agriculture et l'écriture, la fonte et le travail du fer, plus les règles de la gouvernance des hommes. Il avait le rare don de lier les idées et les choses qui les incarnent. Il était comme le musicien qui entend d'abord en lui la mélodie qu'il fait entendre par la suite au grand nombre.

« L'histoire de Fuxi est belle. Ce roi, nous disait ma mère, a planté toute notre histoire, toutes nos histoires comme une grande forêt invisible dans les esprits et dans les cœurs. Depuis, on cherche à voir cette forêt, à en prendre la mesure. Alors on découvre qu'elle n'est pas seulement invisible, mais qu'elle est aussi mobile.

« Certains se retranchent en eux-mêmes, convaincus que la forêt et ses mystères sont en eux et qu'ils forment avec elle un être unique. D'autres gardent leurs distances. Ceux-là cherchent à établir des passerelles entre leur monde intime et cette forêt invisible et mobile, comme deux sphères en attente l'une de l'autre, indispensables l'une pour l'autre, chacune insuffisante sans l'autre. Je sais aujourd'hui que ces incursions dans l'histoire de Fuxi résumaient des siècles de réflexions humaines dans notre pays. Les Occidentaux en auraient fait un disciple de Platon ou encore de son vieux, de Socrate, je crois...

« Mais, à l'époque, nos imaginations d'enfant étaient toutes absorbées par le personnage de ce premier roi de

Chine. N'avait-il pas dans son grand sac des trésors, dont notamment les mots, les plantes, le fer liquide puis figé dans des vases, des armes, des sièges et autres commodités ? Notre imaginaire était imprégné des fonds marins inatteignables, par cette forêt invisible et mobile logée dans le cœur et l'esprit de certains, aussi par les passerelles conduisant à cette forêt impossible. Nous dessinions cette forêt des heures durant. Maman disait : « Il manque un peu de lumière. Où sont les nids pour les oiseaux ? Et pourquoi ce grand chapeau noir sur vos arbres serrés les uns contre les autres ? » Parfois, elle ajoutait une ligne d'horizon, un peu d'ombre, un trait vermeil, une bise sur nos fronts et un grand bonsoir retentissant.

« Ces histoires m'ont comme hantée toute la journée. Une voix en moi me disait que, présidente, j'étais désormais dans la lignée de Fuxi, dans cette longue chaîne de services auprès du grand peuple de la Chine. Je le sentais à mes côtés. Il me semblait observer mes gestes, évaluer mes mots, regarder là où je regardais et fermer les yeux quand je fermais les miens.

« Tu sais, le président Tang m'a fait porter un présent extraordinaire hier, le sceau impérial utilisé par l'empereur Kangxi, au XVII^e siècle. Je le déposerai sur ma table de travail à la résidence. »

Ce soir, la présidente et son *shifu* sacrifient leur traditionnelle partie de dames chinoises, ce jeu ancien auquel Wei Shu a appris à jouer au village, chez les grands-parents de sa mère.

« Ce soir, tu te reposes, ma bien-aimée. Nous jouerons deux parties demain, si tu le veux.

— Tu sais, tous les villageois venaient sur la place, près de la grande table où se jouent des parties de cartes, de

dames et d'échecs. On y entoure les joueurs et on acclame les gagnants. J'ai beaucoup appris de ces anciens : la manipulation des silences ; l'impatience et son double, la ruse ; les rythmes de la victoire et ceux de la vengeance, immédiate et souvent fugace dans le premier cas, lente et durable dans le second.

« La nuit venue, chacun entrait chez soi habité par une joie simple et commune. Il y avait une grande maison ceinte de murs, la nôtre, avec deux ou trois cours, et toutes les autres, de paille et de chaux, avec de grosses araignées et des vermines qui se nourrissaient de leurs œufs. On les frappait avec de petits balais de feuilles ou on les ruinait avec des fumées épaisses, si le soir était froid. Dans les familles, tous et toutes dormaient dans la même pièce où soudain émergeaient des chuchotements, des éclats de rire et parfois des sanglots.

« De retour à Beijing, nous évoquions ces moments heureux passés au village. La cueillette des melons à la tombée du jour ; la pêche à la carpe au bas des chutes du ruisseau doux ou fou, selon les saisons ; les spectaculaires parties de cartes, de dames et d'échecs qui se prolongeaient tard dans la nuit, les soirs de duel entre les équipes des villages du canton ; puis le crépitement des pétards qui marquaient la fin de la fête et qui, selon mes deux grands-mères, chassent les esprits maléfiques. Ce soir, ce crépitement s'est fait entendre dans des milliers de communes et de villes dans tout le pays. Eux aussi ont marqué la fin de la fête. Espérons qu'ils ont fait fuir les esprits maléfiques du monde.

« N'oublie pas demain d'envoyer une offrande au temple Dongyue. Quatre gardiens y protègent les quatre points cardinaux depuis des siècles. Comme disait ma mère qui y déposait régulièrement des victuailles : nous

avons eu besoin d'eux hier et nous aurons besoin d'eux demain. Dors bien. Je t'aime.

— Moi aussi, madame, en cette première, notre première présidentielle. Je t'aime moi aussi. »

« Wei Shu a chorégraphié dans le moindre détail toutes les séquences de son premier jour à la présidence de la République populaire de Chine. Ce jour m'appartient, écrit-elle dans son journal, comme désormais j'appartiens à la Chine et la Chine, au monde.

Quand la gomme une fois s'est unie à la laque, qui donc viendrait à bout de les séparer ? »

Le 1^{er} mai 2040, le siège de l'Organisation des Nations Unies déménage de New York à Shanghai. C'est une femme qui a piloté ce projet, Wei Shu, la présidente de la République populaire de Chine. On connaîtra ses origines et sa vie : l'héritage de sa mère et de sa grand-mère, son parcours d'étudiante et de politicienne.

Dans un langage qui emprunte tant à l'historien qu'au poète, Jean-Louis Roy explore la montée en puissance de la Chine en parallèle à la trajectoire fulgurante d'une femme d'exception qui incarne l'avenir de son pays.



Directeur du *Devoir* (1981-1986), délégué général du Québec à Paris (1986-1988), à la tête de l'Organisation internationale de la francophonie (1990-1998), président de Droits et Démocratie et auteur d'une vingtaine de livres, Jean-Louis Roy est actuellement P.-D.G. de la BAnQ et un acteur intellectuel important du paysage québécois contemporain.

